

COLLECTION DIRIGÉE PAR JEAN BRUCE

ESPIONNAGE

CHASSE A L'ÉPERVIER

ROLAND PIGUET



LES PRESSES  DE LA CITÉ

Parus en mars 1960 :

Pujol	COCKTAIL NÉGUS
Bruce	TACTIQUE ARCTIQUE

CHASSE A L'ÉPERVIER

A paraître en mai 1960 :

Bruce	AGONIE EN PATAGONIE
Noro	ARMES EN TOUS GENRES
Pujol	LA BASE DE L'ONCLE SAM

—— Roland PIGUET ——

CHASSE A L'ÉPERVIER



PRESSES DE LA CITÉ
PARIS

© 1960 by Presses de la Cilt.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

A JACQUES YONNET.

PARU DANS LA PRESSE

Nations Unies (N. Y.) Novembre 1959 (A. F. P.)

LA FRANCE EST EN MAUVAISE POSTURE AUX NATIONS UNIES. — Contrairement aux prévisions, nos adversaires ont obtenu la majorité des deux tiers requise en faveur d'une résolution demandant à la France de renoncer à ses projets d'expériences atomiques au Sahara. Cinquante et un pays ont voté pour la résolution, seize contre, et quinze se sont abstenus.

Par la résolution qui a été adoptée, l'Assemblée Générale des NATIONS UNIES considère: la profonde préoccupation que suscitent les risques et les dangers qui accompagnent de telles expériences et l'anxiété causée chez tous les peuples, plus particulièrement chez les peuples d'Afrique, et en conséquence, demande à la France de s'abstenir de procéder à des essais nucléaires.

Notre délégué à l'O. N. U. a déclaré que ce texte avait un caractère discriminatoire et blessant envers notre pays, et que, convaincue que l'expérience sera sans risque, la France ne reviendra pas sur sa décision de faire exploser dans quelques mois sa première bombe A au Sahara.

INTRODUCTION

LEPLATTRE AVALA péniblement sa salive. Un goût bizarre lui irritait la langue et une désagréable odeur d'ozone lui emplissait les narines. Imitant son guide, il ajusta son masque et enfila une paire de gants de caoutchouc. Fixé à la hauteur de la ceinture, un compteur de radiations émergeait de la longue blouse qu'il avait revêtue, traitée spécialement, et qui lui descendait jusqu'aux chevilles.

Les deux hommes avancèrent dans l'étroit couloir souterrain, marchant à petits pas, peinant à soulever leurs grosses chaussures à semelles de plomb. Dans cet accoutrement, Leplattre imagina qu'ils devaient ressembler à deux personnages de Jules Verne s'échappant du *Nautilus*.

Ils descendirent un escalier bétonné, longèrent de nouveau un couloir, puis s'arrêtèrent enfin devant

une immense porte blindée. L'homme qui précédait Leplattre fit jouer un disque encerclant une serrure dans laquelle il introduisit une clé à dentelure compliquée. Véritable masse métallique, la lourde porte pivota silencieusement sur ses gonds, ouvrant le passage dans le monde étrange du laboratoire. Une lumière irréaliste éclaira le local.

Leplattre eut comme une hésitation à pénétrer dans cette antre extraordinaire de silence glacé et inhumain, où la vie était là cependant, sous toutes ses formes initiales, dans toute sa redoutable puissance, à la fois minuscule et terrifiante. Une sorte d'angoisse qu'il ne put réprimer l'étreignit tandis que ses yeux parcouraient les inscriptions le long des étagères : gallium 67, chrome 51, phosphore 32, strontium 89, iode 131... monstres à l'aspect insignifiant emprisonnés dans leurs cages de verre et de plomb, et pourtant capables de semer la panique et de détruire le monde.

A peine introduit dans ce local, Leplattre regretta d'y être venu. Il savait d'avance que cette visite ne lui apporterait rien et ne le ferait pas avancer d'un pas dans son enquête. Toutes ces formules, particules bêta, particules alpha, neutrons, protons, positons, ions, photons ne signifiaient rien pour lui et ne lui expliqueraient pas pourquoi le chef du laboratoire en question, le Pr Bernier, avait été trouvé mort dans sa chambre, foudroyé par l'absorption d'une ampoule de cyanure.

Leplattre se retourna vers son guide et lui jeta un regard morne :

— Cette visite est sans intérêt, fit-il.

— Je vous avais prévenu, rétorqua l'autre d'une voix que le masque rendait sourde.

— Allons-nous-en ! grommela Leplattre. Je suppose qu'il vaut mieux ne pas s'éterniser là.

— C'est en effet préférable.

Les deux hommes ressortirent et le compagnon de Leplattre referma la lourde porte derrière lui. Il retira la clé de la serrure et fit tourner le disque afin de brouiller les chiffres dont trois personnes seulement connaissaient la combinaison. Ils s'éloignèrent et revinrent sur leurs pas, empruntant successivement couloirs et escaliers. Par trois fois il fallut ouvrir une porte blindée et la refermer.

— Il est prudent de passer à la désinfection, conseilla le guide en pénétrant dans une petite salle hermétiquement close et recouverte de fibre de verre.

— Est-ce qu'il y a un danger d'avoir absorbé des radiations ? s'informa Leplattre, peu rassuré.

— Non, nous n'avons fait qu'entrer et sortir ; mais le règlement exige que les plus grandes précautions soient prises.

Leplattre n'essaya pas de se dérober au règlement. Il ne tenait pas du tout à être contaminé, si peu soit-il, et tout ce qui touchait à la radioactivité lui avait toujours fichu une sainte frousse.

Quand ils eurent accompli cette formalité et qu'ils se furent débarrassés de leurs singuliers habits de protection, son guide qui n'était rien moins que le Pr Abrejean, l'un des grands patrons de la C. S. E. M. (1) le conduisit jusqu'à son bureau. C'était un homme de cinquante-cinq ans, aux cheveux argentés, au front haut et à l'œil vif. Son visage était sympathique et affable. Rien en lui au

(1) « C. S. E. M. » Centre Saharien d'Expérimentation Militaire.

premier abord ne trahissait le savant. Ses manières étaient aisées, son allure celle d'un homme du monde. En le voyant pour la première fois, il était difficile d'imaginer que cet homme souriant était le chef de tous les professeurs et de tous les ingénieurs civils qui collaboraient à la recherche atomique et nucléaire à El Hamoudia (1).

— Prenez la peine de vous asseoir, dit le Pr Abrejean en lui désignant un fauteuil.

Leplattre refusa d'un geste. Il sortit un paquet de Gauloises de sa poche, tira une cigarette qu'il pinça entre ses lèvres et demeura un instant immobile, absorbé par ses pensées.

— Alors? A quoi en êtes-vous? reprit le professeur.

Leplattre releva la tête et soutint le regard inquisiteur qui était posé sur lui. Aucune moquerie n'apparaissait dans les yeux du professeur; au contraire, Leplattre crut y discerner une certaine anxiété. L'affaire Bernier ne devait pas l'amuser lui non plus.

— Résumons encore une fois les faits, dit Leplattre sans répondre à la question qui lui était adressée. Le Pr Bernier, chef du laboratoire F, était à votre avis un homme intègre et insoupçonnable?

— Absolument.

— C'était un homme qui ne souffrait pas de neurasthénie ou de dépression nerveuse?

— Je vous l'ai déjà dit. Bernier était un homme

(1) El Hamoudia est situé à 40 km. au sud de Reggane et à 600 km. de Colomb-Béchar; d'importantes installations, la plupart souterraines, y ont été établies; c'est là que la France prépare les champs d'expérimentation de ses futures bombes A et H.

parfaitement sain de corps et d'esprit, doué d'un caractère plutôt gai.

— Il est donc inconcevable de penser qu'il ait pu être amené, pour une raison ou pour une autre, à divulguer des renseignements?

— Parfaitement inconcevable ! décréta Abrejean, catégorique. Je maintiens ma déposition. Bernier est au-dessus de tout soupçon. C'était non seulement un de mes collaborateurs, mais un de mes amis. Je le connaissais depuis assez longtemps pour être absolument affirmatif là-dessus.

— Il s'est cependant suicidé ! dit Leplattre.

Le Pr Abrejean poussa un profond soupir et ébaucha un geste qui demeura en suspens.

— Or, quelqu'un qui se suicide, poursuit Leplattre, ne se suicide pas pour rien. Je ne démords pas de là. Et aucun doute ne subsiste. On ne l'a pas tué. Il s'est suicidé. Le rapport du médecin légiste est formel. Bernier a avalé une ampoule de cyanure. Ce n'est pas quelqu'un qui la lui a mise de force dans la bouche. Vous êtes la dernière personne qui l'avez vu vivant, chez lui, et il n'a reçu aucune visite après votre départ...

— Voudriez-vous dire que vous me soupçonnez ? s'exclama Abrejean, suffoqué.

— Non, professeur. Je suis convaincu que vous êtes étranger à cette affaire. Mais, mon devoir m'obligeait à écarter toute sympathie et j'ai fait une enquête sur vous comme je l'ai faite pour toutes les personnes qui étaient en rapport avec Bernier.

— Et vous n'avez rien trouvé !...

— Je n'ai encore rien trouvé, en effet. Ce suicide demeure mystérieux.

Le Pr Abrejean se leva, fit deux ou trois fois le

tour de son bureau, marchant les mains derrière le dos. Il s'arrêta brusquement et se retourna d'un seul coup :

— Que comptez-vous faire?

— Je vais reprendre l'enquête depuis le début. Fouiller la vie privée de tous ceux qui ont abordé Bernier de près ou de loin pendant ces derniers mois, et passer au crible les détails les plus insignifiants. Peut-être trouverai-je cette fois-ci un indice, si minime soit-il, qui sera peut-être le début d'une piste. C'est un boulot de flic auquel je répugne, mais c'est la seule façon d'obtenir un résultat. D'ailleurs, je n'ai pas le choix.

Le Pr Abrejean demeura un instant silencieux, puis approuva de la tête :

— Je vous souhaite sincèrement de trouver quelque chose. Vous nous débarrasseriez en même temps de cette suspicion qui est un poison pire que la radio-activité.

Un faible sourire s'amorça sur les lèvres de Leplattre.

— Vous n'avez plus besoin de moi dans l'immédiat? reprit le professeur.

— Non, je vous rends votre liberté. Et encore une fois merci de faciliter ma tâche comme vous le faites.

— Dans ce cas, je vais vous laisser. Ce n'est pas le travail qui me manque.

Abrejean accompagna Leplattre jusqu'à la porte. Avant de le laisser partir, il lui posa encore une question :

— Avez-vous envisagé qu'il peut y avoir un rapport entre la mort du Pr Bernier et le lancement prochain de notre bombe atomique?

— J'ai tout envisagé, dit Leplattre. Malheureusement, c'est tout ce que j'ai réussi à faire jusqu'à présent.

Il s'éloigna dans le couloir, plongé dans ses pensées. Parvenu dans le bureau qu'on avait mis à sa disposition, il ressentit soudain une grande lassitude. Il se laissa tomber dans son fauteuil et alluma la cigarette qu'il avait gardée à la bouche. Il aspira lentement quelques bouffées et fit un effort pour essayer de faire le point de la situation.

Comme tout bon agent placé sous les ordres de Louis-Henri Jolivet, directeur des Services Spéciaux de Renseignements au Deuxième Bureau, Leplattre savait qu'il était inutile de se leurrer. Il devait bien s'avouer que son enquête n'avait pas avancé d'un poil depuis trois semaines, et rien jusqu'à présent ne lui permettait de croire que les choses allaient s'éclaircir.

Les choses en étaient au même point que le jour de son arrivée. Le Pr Bernier, chef du laboratoire F à El Hamoudia, s'était suicidé en avalant une ampoule de cyanure. Quelle était la raison de ce suicide?

Abrejean avait-il raison de penser que Bernier était au-dessus de tout soupçon? En tout cas, le ministère de la Défense Nationale entendait pousser l'affaire à fond et exigeait que le mystère soit éclairci.

Leplattre n'était pas prêt d'oublier cette mission, la plus décevante de toutes celles qu'il avait accomplies depuis le début de sa carrière. Aucun élément ne permettant de soupçonner quoi que ce soit ou qui que ce soit. Le vide absolu, le néant le

plus complet. Pas l'ombre d'un indice pouvant conduire à une piste ou à une personne.

Il n'était pas prêt d'oublier non plus ce voyage extraordinaire, bien qu'en territoire français. Depuis Colomb-Béchar, il avait dû prendre la piste du sud qui mène à Bidon V et à Gao, passant par Beni-Abbès, longeant le Grand Erg occidental et franchissant Adrar pour parvenir jusqu'à Reggane, la dernière oasis du 'Touat. Au-delà, c'était le 'Tanezrouft, immense étendue plate de cailloux gris.

Leplattre avait effectué ce parcours dans un camion militaire. Ensuite il lui avait encore fallu parcourir quarante kilomètres dans une jeep pour atteindre El Hamoudia situé au cœur de la Zone 42 (1). Une chose l'avait frappé entre toutes, c'étaient les énormes travaux accomplis par l'armée française et ceux en cours de réalisation. Sous le soleil écrasant, dans un paysage lunaire, une petite ville était née dans le désert aride, dans le plus grand secret, construite par quelque deux mille cinq cents hommes, la plupart des musulmans. Depuis un an, ceux-ci avaient entrepris une tâche gigantesque : creuser le plateau entre Reggane et El Hamoudia.

Après de nombreux et interminables contrôles, Leplattre avait pu enfin être introduit auprès du commandant du V^e Bureau (2) de la Z. O. S. (3) qui l'avait mis en rapport avec le Pr Abrejean. Trois semaines s'étaient écoulées depuis et Leplattre en était au même point.

(1) Zone 42 : superficie de 60.000 km. carrés englobant Reggane et El Hamoudia, interdite à toute circulation aérienne depuis le 15.10.59.

(2) V^e Bureau : Bureau d'action psychologique.

(3) Z. O. S. : Zone Ouest Saharienne.

La braise de sa cigarette lui brûla le bout des doigts et il l'éteignit dans le cendrier. Il se leva et se dirigea vers un petit meuble où il avait rangé une pile de dossiers. Il avait établi un dossier pour chaque personne qu'il avait interrogée. Il palpa le premier, celui du Pr Abrejean et le mit de côté. Le dossier suivant était celui d'Irma Braunstein, la collaboratrice directe de Bernier.

Leplattre demeura pensif. Il fallait recommencer toute l'enquête, recommencer les interrogatoires, poser de nouvelles questions, inlassablement, jusqu'à ce qu'un petit fait, un détail insignifiant fasse jaillir une étincelle dans ce tunnel où il se perdait en conjectures depuis trois semaines.

Leplattre recommença son travail fastidieux. Il ne s'arrêta qu'à l'heure du dîner auquel il consacra une demi-heure. Après quoi il réintégra son bureau et se replongea dans ses dossiers.

Un peu après minuit, alors qu'il était sur le point de suspendre ses recherches, l'épingle perdue dans la botte de foin apparut tout à coup sous ses yeux. Il n'osa tout d'abord pas y croire et encore moins s'en réjouir. Mais l'espoir lui fit battre les tempes.

Il se coucha tout habillé sur le lit de camp qu'on lui avait installé et se réveilla dès sept heures du matin. Un moment plus tard il se présentait à l'infirmerie.

Dès qu'il fut introduit auprès du médecin-chef, il lui exposa le motif de sa visite. Sur les ordres de ce dernier une infirmière fut introduite dans le bureau et Leplattre sentit son cœur bondir dans sa poitrine quand il apprit que la personne dont il ve-

nait de donner le nom avait reçu à deux reprises la visite d'un sergent du nom de Jean Ruegg.

Leplattre remercia le médecin-chef et se fit conduire directement au commissariat central. Il apprit que le sergent en question, chargé de la surveillance des convois, était reparti à Colomb-Béchar et n'arriverait dans la ville que dans le courant de l'après-midi. La déception de Leplattre fut de courte durée, puisque dans un sens, le départ de Ruegg lui confirmait que ses présomptions étaient fondées. Il obtint sans aucune difficulté que l'on télégraphie à Colomb-Béchar et des inspecteurs furent chargés de prendre en filature le sergent Ruegg dès que celui-ci arriverait en ville.

Rentré au bâtiment F, Leplattre s'enferma dans son bureau. Il ne songea même pas à aller déjeuner et tua le temps à fumer cigarette sur cigarette. Ses nerfs avaient été mis à rude épreuve et maintenant qu'il croyait enfin tenir une piste, son impatience contenue depuis trois semaines remontait à la surface d'un seul coup.

Enfin un peu avant quatre heures, un soldat en uniforme se présenta à lui :

— Je suis chargé de vous conduire au commissariat central, monsieur.

Leplattre ne se le fit pas dire deux fois. Il suivit l'envoyé et s'installa à côté de lui dans une jeep qui partit à fond de train. Un instant plus tard il pénétrait dans un vaste bureau où l'attendait le commandant de la Z. O. S.

— Nous avons des nouvelles de notre homme, fit celui-ci dès que Leplattre eut refermé la porte derrière lui.

— Alors?

— Ruegg a transmis un message télégraphique depuis un bureau de poste civil. Ce message était adressé à Tanger. Voici le texte !

Leplattre prit le papier que le commandant lui tendait et lut :

Monsieur Santos — 17, rue de l'Atlas — Tanger — Toute la famille se porte bien — médecin n'a rien trouvé — les enfants ont fait bon voyage — signé : Martin.

— Dois-je donner l'ordre de l'arrêter? demanda le commandant.

— Surtout pas. Qu'on le laisse courir, mais qu'on surveille ses moindres faits et gestes.

— Vous pouvez compter sur moi. Cette affaire est trop grave pour la prendre à la légère. Avez-vous découvert d'autres suspects?

— Oui, dit Leplattre. Une personne. Une seule. Mais son emploi ici est beaucoup plus important que celui de Ruegg. Mais je ne vais pas la faire arrêter non plus. Je suis maintenant certain de tenir une piste, mais je la tiens par le mauvais bout.

— Et que comptez-vous faire pour la prendre par le bon bout?

— Je vais me rendre à Tanger, dit Leplattre. Mais je voudrais que tout le monde, ici, pense que je suis encore à El Hamoudia.

— Je peux vous donner l'assurance qu'il en sera ainsi.

CHAPITRE

1

LE SOLEIL AVAIT disparu depuis plusieurs heures derrière la colline de Beni-Makada. Le vent de l'est s'était levé et soufflait de nouveau sur Tanger. Dans le crépuscule naissant, les enseignes lumineuses au néon commençaient à scintiller, s'allumant et s'éteignant par intermittence.

Un taxi déboucha dans la rue du Docteur-Fumey, puis se mit à ralentir. Il roula encore une cinquantaine de mètres, serra sur la droite, frôla la charrette d'un marchand d'oranges et vint s'immobiliser un peu plus loin sur le bord de la chaussée. Une jeune femme vêtue de noir en descendit. Elle s'approcha de la portière avant, sortit son portemonnaie de son sac et paya le chauffeur. Elle attendit un moment sur le bord du trottoir, et quand le taxi fut reparti, elle se mit à marcher d'un bon pas,

remonta jusqu'au carrefour et tourna dans la rue Goya.

Arrivée à la hauteur du numéro 33, elle releva la tête et fixa son regard sur le splendide immeuble moderne de cinq étages qui abrite les bureaux et les studios de Radio-Tanger.

Parvenue devant l'entrée, elle jeta un bref coup d'œil derrière elle, puis s'engagea résolument dans le hall. Deux portes s'ouvraient sur la gauche, au-dessus desquelles était allumée une lampe rouge. A droite, une immense affiche représentant l'antenne de la station était fixée au mur ; au-dessous de celle-ci était inscrit en français et en arabe : RADIO-TANGER, LA STATION QUI INFORME LE PLUS GRAND NOMBRE D'AUDITEURS EN AFRIQUE DU NORD.

La jeune femme traversa le hall et poussa la porte vitrée à double battants. Elle s'approcha du guichet des RENSEIGNEMENTS et se pencha vers l'employé plongé dans la lecture d'un journal. Sans se déranger, celui-ci posa la question en bâillant :

— C'est pour quoi ?

— C'est pour une annonce... murmura la jeune femme du bout des lèvres.

— Une annonce publicitaire ?

— Non, c'est personnel...

L'employé daigna enfin relever la tête et réalisa qu'il n'avait pas affaire à une cliente habituelle.

— Je viens de perdre mon mari, poursuivit la jeune femme. Je n'arrive pas à joindre mon beau-frère... Il est en voyage... J'ai pensé qu'un message par les ondes...

Elle ne parvint pas à terminer sa phrase, sortit

de son sac un petit mouchoir de soie noire et temponna ses yeux embués de larmes.

Géné, l'employé se leva :

— Pour une annonce de ce genre, il faut vous adresser au bureau 5, madame, c'est au premier étage. Vous demanderez M. Martinez... Et puis, attendez un instant, se décida-t-il tout à coup, je vais lui annoncer votre visite...

Il décrocha le téléphone et composa un numéro de deux chiffres sur le cadran de l'appareil :

— Allô ! Monsieur Martinez ? Il y a une dame qui voudrait vous voir... C'est au sujet d'un décès... Oui, pour passer un message... Oui, son beau-frère... Elle peut monter ? Très bien, je vous l'envoie...

Il reposa l'écouteur, esquissa un sourire compatissant à l'adresse de la visiteuse, qui était vraiment trop belle et trop jeune pour être déjà veuve :

— Vous pouvez monter, madame. On vous attend.

La jeune femme remercia d'un mouvement de tête et s'éloigna en direction du grand escalier. Arrivée à l'étage, elle repéra tout de suite la porte numéro 5 et heurta de deux petits coups discrets. Celle-ci s'ouvrit automatiquement, commandée de l'intérieur.

Derrière un bureau en chêne blanc sur lequel s'entassaient de nombreux dossiers, un petit homme de quarante-cinq ans, potelé, au teint mat et aux cheveux noirs, se leva.

La jeune veuve fit quelques pas tandis que la porte se refermait derrière elle. D'un geste, le dénommé Martinez lui désigna un fauteuil dans lequel elle vint prendre place.

— Je vous présente toutes mes condoléances, ma-

dame, commença le petit homme potelé en la fixant soudain avec curiosité. Vous désirez faire passer un message?

— Oui...

— Il s'agit de votre beau-frère qui est actuellement en voyage, je crois?

— Oui, c'est ça... Nous ne savons pas exactement où il est, j'espère qu'une annonce à la radio parviendra jusqu'à lui. Je ne vois pas d'autres solutions... Les obsèques ont lieu demain...

— Avez-vous une idée précise sur la façon dont vous désirez que cette annonce soit faite? demanda Martinez en continuant à dévisager la jeune veuve avec un intérêt croissant. Peut-être avez-vous déjà préparé un texte?

— Non... je n'ai rien préparé...

— Dans ce cas, voulez-vous m'inscrire tous les renseignements sur cette feuille de papier? N'importe comment, nous arrangerons ça, nous avons l'habitude.

La jeune femme prit le stylo qu'on lui tendait, et sans retirer son gant elle commença à vouloir écrire. Mais elle était trop émue et surtout trop nerveuse pour le faire ; sa main tremblait. Elle repoussa la feuille de papier vers l'employé et lui rendit le stylo :

— Excusez-moi, fit-elle avec un sanglot dans la voix, mais je ne peux pas... Je vais vous dicter si vous le permettez...

— Comme vous voudrez, madame.

Elle dicta le message d'une petite voix tremblante, mais sans chercher ses mots. Quand elle eut terminé, Martinez releva la tête. L'étonnement s'était joint à la curiosité.

— Nous pourrons faire passer ce message sans rien y changer, madame. C'est tout à fait dans le style des annonces radiophoniques.

La jeune femme fit comme si elle n'avait pas entendu cette remarque et se leva. Martinez l'imita et reprit :

— Nous passerons ce message ce soir à vingt-deux heures, à la suite de notre dernier bulletin d'informations. Et nous le répéterons deux fois demain dans la matinée : à huit heures et demie et à onze heures. Je souhaite que votre beau-frère soit à l'écoute, ou sinon que quelqu'un l'entendra et l'en avisera.

— Je vous remercie, murmura la jeune veuve de nouveau très émue. Voulez-vous me dire combien je vous dois ? je préfère régler ça tout de suite.

— Les messages de cet ordre sont toujours gratuits, madame.

Touchée par tant de gentillesse et de compréhension, la jeune femme voulut encore prononcer quelques paroles de remerciements. Mais aucun son ne parvint à sortir de ses lèvres. Elle tendit le bout de ses doigts gantés de noir, pressa le poignet de Martinez, essuya une larme qui coulait le long de sa joue et s'éloigna sans se retourner.

Quand elle eut disparu, masquée par la porte automatique qui venait de se refermer sur elle, Luiz Martinez, sous-chef au contrôle des annonces pour la section française, demeura rêveur. Cette belle et jeune femme en deuil qu'il venait de recevoir dans son bureau, il était certain de la connaître. Mais où l'avait-il rencontrée et dans quelle circonstance, il ne parvenait pas à s'en souvenir.

Ernst Steigger tira quelques bouffées de la cigarette qu'il venait de mettre à sa bouche et la déposa sur le rebord du cendrier. Il tira son mouchoir de sa poche, essuya son crâne dégarni.

C'était un homme grand et maigre. Son visage long, creusé de deux rides profondes, était coupé à l'horizontale par une moustache noire. Ses oreilles étaient pointues et fuyantes comme celles d'un lapin en pleine course. Il avait le front haut et bombé qui semblait faire corps avec le nez court et épaté. Ses lèvres étaient inexistantes.

Depuis qu'il habitait le continent africain, Ernst Steigger n'avait jamais pu s'habituer au climat. Il détestait la chaleur. A Tanger, ville tempérée, c'était le vent. Ce vent chaud qui ne cessait de souffler l'irritait et le maintenait dans une perpétuelle mauvaise humeur. Souvent il regrettait Leipzig, sa ville natale qu'il avait quittée depuis plus de quinze ans. Il se souvenait que les matinées y étaient fraîches et l'air respirable. Il regrettait Leipzig sans aucun espoir de retour, comme il regrettait les années glorieuses du Troisième Reich durant lesquelles il avait servi avec fanatisme le National-Socialisme dans les rangs des Waffen SS.

Il reprit sa cigarette qui se consumait dans le cendrier, se leva et fit quelques pas dans la chambre. Il y avait une semaine qu'on l'avait fait venir à Tanger, mais il n'y avait que vingt-quatre heures qu'il était au courant de ce qu'on attendait de lui. Maintenant qu'il était renseigné, il comprenait pourquoi on l'avait chargé de ce « travail ». Ce « travail » ne pouvait pas être fait par n'importe qui. Il fallait un spécialiste. Et même pour un spécialiste, c'était risqué. Mais ça, ce n'était pas ses affaires.

Ceux qui avaient décidé avaient dû prendre leurs responsabilités. Lui ferait pour le mieux. En principe, il devait réussir, mais ce qu'on lui demandait était très difficile. Il suffirait d'un rien pour que le succès escompté soit mué en catastrophe.

Il demeura un moment immobile, plongé dans ses pensées. Puis il consulta de nouveau son bracelet-montre. Il était onze heures moins cinq. Il s'approcha du poste de T. S. F. et manœuvra le bouton. Une musique douce se répandit dans la pièce. Steigger régla la tonalité, puis revint prendre place dans son fauteuil.

Un instant plus tard la voix du speaker se fit entendre et annonça le deuxième bulletin d'informations. Steigger écouta sans aucune émotion les nouvelles politiques et ne prêta aucun intérêt aux faits importants qui se déroulaient aux quatre coins du monde. Il ne prêta vraiment attention aux paroles du speaker, que lorsque celui-ci annonça que les nouvelles étaient terminées :

... Ici Radio-Tanger, longueur d'ondes 243 mètres 50. Vous venez d'entendre notre deuxième bulletin d'informations... Et voici un message personnel : M. Edmundo Diegez en voyage d'affaires dans la région de Fès, circulant à bord d'une voiture Peugeot immatriculée MA 1794-35 est prié de regagner immédiatement Tanger, son frère étant décédé. Les obsèques auront lieu aujourd'hui, place de France à treize heures... Nous répétons...

Steigger se leva, s'approcha de la table, saisit un crayon et un carnet qu'il y avait déposés et nota le

message. Il demeura quelques secondes sans bouger, méditant. Puis il alla éteindre la radio qui diffusait de nouveau de la musique de danse. Il revint à la table, détacha la feuille du carnet, relut avec attention ce qu'il y avait noté, puis fit flamber une allumette et brûla le papier.

Sans perdre de temps, mais sans hâte excessive, il commença à rassembler ses affaires. Il retira sa valise qu'il avait glissée sous le lit, la déposa sur la table et l'ouvrit. Il y rangea avec soin ses effets de toilette et son linge. Après quoi il s'habilla d'un costume de lin blanc, noua une cravate autour de son cou et se coiffa d'un chapeau de toile. Prêt au départ, il prit le temps de vérifier qu'il ne laissait rien traîner derrière lui, boucla sa valise et quitta la chambre.

Arrivé dans le hall de l'hôtel, il se dirigea vers le bureau de réception, fit savoir qu'il était obligé de quitter Tanger plus vite qu'il ne le pensait et régla sa note. Dix minutes plus tard il s'éloignait à pied sur le trottoir, sa valise à la main.

Il était maintenant onze heures et demie. Le soleil déferlait sur l'avenue presque déserte où ne défilaient que quelques rares passants. De temps à autre une voiture apparaissait, roulant à faible allure. Les gens s'étaient réfugiés à l'intérieur des maisons et dans les cafés. Steigger s'engagea sur la route de Tétouan. L'idée qu'il pourrait prendre un taxi ne l'effleura même pas. Un homme qui prend un taxi retient l'attention du chauffeur tandis qu'un homme dans la rue passe inaperçu. Pourtant Steigger détestait la marche comme il détestait le vent et la chaleur. Il avait des cors aux pieds qui le faisaient souffrir.

Au bout de dix minutes il atteignit enfin la place d'Europe et pénétra dans la première brasserie qu'il rencontra. Il prit place à une table, garda sa valise près de lui et commanda un jus d'orange qu'il paya aussitôt.

A midi il se leva et sortit de l'établissement. Il remonta le boulevard Moulay-Youssef jusqu'au carrefour de la rue de Ribéra, s'arrêta et posa sa valise sur le trottoir. Il n'y avait pas un seul coin d'ombre. Il souhaita que son attente ne soit pas longue.

Une camionnette grise déboucha au même instant sur le boulevard, vira dans sa direction et vint s'immobiliser en face de lui. Steigger reprit sa valise, écarta la bâche qui fermait l'arrière du véhicule, sauta à l'intérieur et referma la bâche sur lui. La camionnette repartit aussitôt et fila par la rue des Vignes.

Dix minutes plus tard en atteignant la place de France, le chauffeur donna un petit coup sec contre la vitre de la cloison séparant le siège avant de l'arrière du véhicule. Steigger su qu'ils arrivaient. Il écarta la bâche de quelques centimètres à peine et colla son œil à la fente. Son attention se fixa au moment où ils passaient devant le café de Paris dont la terrasse surélevée était ombragée par de gigantesques palmiers. Une dizaine de consommateurs étaient installés dehors devant des boissons rafraîchissantes.

La camionnette fit presque le tour de la place, tourna à droite dans la rue de Fès et stoppa au bord du trottoir. Steigger ouvrit sa valise, sortit une paire de jumelles et observa le café de Paris. Il étudia soigneusement les alentours et s'attarda sur le parking automobile où trois voitures stationnaient en plein

soleil. Satisfait de son examen, il remit les jumelles à leur place et commença à se préparer. D'un mouvement sec il enleva le premier compartiment de la valise qui masquait un double fond et le déposa derrière lui. Puis il retira les deux parties d'une carabine enveloppée dans des chiffons imbibés d'huile.

Il adapta avec le plus grand soin les deux parties de l'arme, puis essuya la crosse avec son mouchoir. Après quoi il plaça un chargeur de six balles et fixa le silencieux. Ensuite il régla le viseur télescopique pour un tir de cent trente mètres. C'était la distance qu'on lui avait indiquée et qui séparait la camionnette du parking automobile de l'autre côté de la place.

Quand il eut terminé ses préparatifs, il s'assit sur la banquette transversale, déposa sa carabine sur ses genoux et demeura immobile sans plus s'occuper de rien. A travers la vitre de la cloison, il n'apercevait du chauffeur que son épaule droite et le coin du journal que celui-ci était en train de lire.

Steigger attendit près de trois quarts d'heure sans témoigner le moindre signe d'impatience. L'impatience trahit la nervosité. Or pour accomplir ce qu'il allait accomplir, il avait besoin de tout son calme. De son calme absolu, dépendait le succès.

Deux petits coups cette fois-ci retentirent contre la vitre. Steigger sut que le moment de passer à l'action était venu. Il se leva, s'approcha de la bâche et l'écarta de nouveau. Une 403 Peugeot arrivait sur la place. Elle tourna devant le café de Paris, roula encore quelques mètres et s'engagea sur le parking. Un homme vêtu d'un complet beige clair et

d'un chapeau de même couleur en descendit. Il fit quelques pas sur le trottoir, sans se hâter, et s'arrêta au pied de l'escalier qui montait à la terrasse. Il alluma une cigarette, tira deux ou trois bouffées, puis poursuivit son chemin d'un pas de promeneur.

Steigger se recula un peu, s'agenouilla dans le fond de la camionnette, épaula son arme. A travers le viseur télescopique, il suivit le promeneur. Celui-ci venait de faire demi-tour et revenait sur ses pas. Steigger maintenant le tenait parfaitement dans sa ligne de tir. C'était une cible facile qui offrait à la vue du tueur les moindres détails d'un visage maigre à l'ossature saillante. Steigger discernait même le fin tissage de son costume. Il ne pouvait pas ne pas l'atteindre. Steigger avait l'instinct du tir. Il envoyait sa balle exactement là où il fallait qu'il l'envoie.

Trois petits coups retentirent de nouveau contre la vitre de la cloison intérieure. Mais Steigger avait déjà vu le consommateur qui, installé à la terrasse, venait de se lever, descendait les marches, puis emboîtait le pas du promeneur sur le trottoir en direction du parking automobile.

Steigger déplaça légèrement sa carabine et le deuxième personnage apparut dans la lunette du télescope. Il était aussi grand que le premier, vêtu d'un complet de flanelle, et portait des lunettes de soleil. Steigger centra sa ligne de mire en plein sur la tempe de l'homme. Puis, d'un doigt décontracté, pressa sur la détente.

Le coup claqua comme une pierre qu'on jette dans l'eau. L'homme pivota comme une toupie, puis s'écroula d'un seul coup sur la chaussée.

Steigger manœuvra la culasse d'un geste rapide, déplaça de nouveau son arme sur la droite et reprit le premier homme dans son champ de tir. Celui-ci s'était arrêté devant la Peugeot et semblait cloué sur place par la stupéfaction, comme transformé en statue, les bras écartés le long du corps. La réverbération du soleil sur la glace de la voiture auréolait sa silhouette d'un contour à la fois lumineux et flou.

Steigger hésita à presser une deuxième fois sur la détente. Il voyait mal. Et il eut soudain peur de ne pas l'atteindre du premier coup, là où il fallait. De l'autre côté de la place, une femme hurla et le fit soudain tressaillir. Au même instant la voix sourde et impatiente du chauffeur se fit entendre à travers la cloison :

— Qu'est-ce que vous attendez, nom de Dieu?

Steigger tira une deuxième fois, fit jouer la culasse, visa une fraction de seconde et tira une troisième balle.

La vitre de la Peugeot fut pulvérisée avec un éclatement sourd, l'homme au complet beige fit une embardée et vint s'affaler sur le capot de la voiture ; ses mains raclèrent le vernis, son corps glissa sur le côté et sa tête vint heurter le pare-chocs avant.

Le front moite, Steigger abaissa son arme, perdit l'équilibre et fut projeté avec violence sur le plancher du véhicule. La camionnette venait de démarrer à l'arrachée avec un furieux grondement de moteur. Elle s'engouffra en trombe dans une rue étroite qui s'ouvrait sur la droite, vira sur les chapeaux de roue et disparut dans la rue de Hollande.

CHAPITRE

2

LUIZ MARTINEZ

s'arrêta à l'angle de la rue du Mexique et de la rue d'Angleterre. Devant lui, de l'autre côté de la petite place, l'enseigne lumineuse du *Palmier d'Or* scintillait dans la nuit, étalant sur l'asphalte un étrange reflet bleuté.

Martinez respira plusieurs fois de suite. Il se sentait oppressé. Depuis la veille il vivait dans un état de surexcitation permanente et il avait du mal à contrôler ses nerfs. Il sortait en général assez peu, et c'était la deuxième fois seulement qu'il venait dans ce cabaret. La première fois, il y était venu pour se distraire. Ce soir-là, c'était pour une tout autre raison.

Il était sûr de ne pas se tromper, mais en homme consciencieux, il voulait s'en assurer avec certitude. Un hasard incroyable venait de le favoriser. Un hasard, il n'en doutait pas, qui allait lui rapporter une petite fortune, juste au moment où il allait per-

dre sa place à la radio. Il savait que les risques étaient grands et qu'il devait agir avec beaucoup de prudence. C'était la raison pour laquelle il s'était maquillé le visage et collé une petite moustache noire au-dessus des lèvres. Il ne fallait pas qu'il soit reconnu. Il avait bien réfléchi avant de se décider à venir là. Mais il lui semblait nécessaire tout de même de contrôler d'une façon absolue que la personne en question était bien celle qu'il croyait.

Cette ultime vérification faite, il n'aurait plus par la suite qu'à se mettre en rapport avec le consulat de France. Parce que pour Martinez, ressortissant Portugais qui habitait Tanger depuis quinze ans, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute que sa découverte était une affaire d'espionnage.

Il s'approcha de l'entrée du cabaret. Le portier, véritable colosse au faciès de brute, le salua en portant deux doigts à sa casquette et le dévisagea avec des yeux glauques. Martinez s'efforça de prendre un air dégagé, passa devant lui et descendit l'escalier éclairé par des petites lampes dissimulées derrière des appliques murales. Il écarta le rideau de perles et pénétra dans la salle.

Il n'était pas encore dix heures, mais il y avait déjà beaucoup de monde. L'orchestre jouait un mambo et plusieurs couples évoluaient sur la piste. D'autres s'étaient installés autour des tables, finissaient de dîner ou attendaient l'heure des attractions. Il y avait là des gens de toutes les races et de toutes les nationalités.

Martinez fit quelques pas en direction du bar. Des entraîneuses à l'affût des clients solitaires buvaient des scotchs glacés. Trois d'entre elles descendirent de leur tabouret. L'œil accrocheur, la

lèvre fendue, mettant en valeur les charmes incontestés de leur anatomie, elles entourèrent le Portugais. Devant cet accueil plus que chaleureux, Martinez se sentit mal à l'aise. D'une main moite, il lissa deux ou trois fois sa moustache. Il lui semblait à chaque instant qu'elle allait se décoller. Il parvint cependant à se dégager de cet assaut voluptueux et se dirigea vers le milieu de la salle. Un maître d'hôtel, impeccable dans son smoking blanc, vint à son secours :

— Vous désirez une table, monsieur? Vous êtes seul?

Le Portugais acquiesça.

— Parfait. Je vais vous placer là-bas dans ce petit coin près de la piste. Vous y serez merveilleusement bien pour voir le spectacle qui va débiter dans quelques minutes...

Martinez eut le désir de lui dire qu'il ne tenait pas à être trop près de la piste. Mais il ne trouva pas ses mots, avala sa salive, et de plus en plus craintif, se laissa guider. Le maître d'hôtel lui avança un siège. Martinez prit place sans oser faire d'objection et lissa de nouveau sa moustache.

— Champagne? Whisky?

— Whisky...

L'orchestre finissait d'exécuter le mambo et les couples ruisselant de sueur évacuaient la piste. Une voix sortant d'un haut-parleur annonça que les attractions allaient commencer.

Des lampes s'éteignirent dans la salle qui ne fut plus éclairée que par une lumière tamisée. Puis un projecteur s'alluma quelque part dans le fond, balayant la piste. L'orchestre repartit dans un nouvel accord et un chanteur de charme fit son appari-

tion. C'était un grand jeune homme mince comme un jonc, à la figure poupine. Il prit une pose étudiée et se mit à chanter en anglais d'une voix languoureuse.

Martinez lui accorda une attention toute relative. Un garçon vint déposer devant lui le whisky qu'il avait demandé et se retira sur la pointe des pieds. Dans la salle, les clients qui s'étaient tus un instant au moment de l'entrée du chanteur avaient repris leurs conversations interrompues. Martinez but une gorgée de whisky, se fit la réflexion qu'il était bien près de la piste et regretta de ne pas être resté au bar. Puis une voix aux accents suaves le fit soudain sursauter :

— Seul?

Il se retourna comme si on lui avait piqué les fesses avec une aiguille. Une grande fille blonde, moulée dans une robe du soir dont le décolleté lui masquait tout juste la pointe des seins, se tenait debout devant lui. Elle retira une cigarette pincée entre ses lèvres sensuelles, lui souffla une bouffée de fumée dans la figure et lui décrocha un sourire hollywoodien :

— On peut s'asseoir?

Sans attendre de réponse, elle s'installa, éteignit sa cigarette dans le cendrier :

— J'ai horreur de ce tabac marocain ! fit-elle en faisant la moue. Il pue ! Vous n'auriez pas une anglaise à m'offrir, par hasard ?

— Je ne fume pas, dit Martinez.

— Tant pis.

Elle sourit et enchaîna :

— Si vous étiez gentil, vous en demanderiez un paquet au maître d'hôtel.

Le Portugais lissa de nouveau sa moustache et s'efforça de lui sourire. Il était peut-être préférable pour lui, après tout, d'avoir une compagnie.

— Qu'est-ce que vous buvez? fit-il en retrouvant son amabilité.

La fille se redressa et ses yeux brillèrent de satisfaction à l'idée qu'elle allait peut-être « faire un client. »

— Comme vous, scotch! J'ai des goûts simples. Et puis, ajouta-t-elle, de toute façon je déteste le champagne.

Martinez fit un signe au garçon et lui demanda d'apporter un autre whisky et un paquet de Players.

— Je m'appelle Sylvia, reprit la fille. Je ne vous ai jamais vu dans la boîte, c'est la première fois que vous y venez?

— Oui... c'est la première fois.

— C'est la belle Dolorès qui vous intéresse?

— Mais... mais pourquoi? bafouilla Martinez.

— Ne me dites pas le contraire, allez! Tous les types qui viennent seuls au *Palmier* viennent pour voir Dolorès Delmontès à poil. Les hommes sont tous des vicieux. Et bêtes avec ça. Ils s'excitent parce qu'une fille a trente-cinq centimètres de tour de taille et leur montre ce qu'ils n'ont même pas le droit de toucher.

Le Portugais avala sa salive avec peine. Une moiteur désagréable baignait sa nuque. Sur le moment il avait cru qu'elle lui posait cette question pour une tout autre raison.

Le garçon vint déposer devant eux le whisky demandé et le paquet de Players sur lequel l'entraîneuse se jeta avec avidité.

Le chanteur de charme termina son tour de chant

dans l'indifférence générale. Une instant plus tard la voix du speaker invisible se fit entendre de nouveau et Martinez sentit une émotion intense s'emparer de lui. Le speaker annonçait : la belle, la célèbre, l'incomparable, la dynamique Dolorès Delmontès dans son sensationnel numéro de danse et de strip-tease.

Les lumières qui s'étaient rallumées dans la salle s'éteignirent de nouveau et deux projecteurs cette fois-ci balayèrent la piste. Le brouhaha cessa d'un seul coup et tous les regards se fixèrent dans la même direction.

— La voilà votre Dolorès ! glissa l'entraîneuse avec dédain.

Martinez lui décrocha un sourire jaune. Il avait le trac et se sentait de plus en plus mal à l'aise. Depuis qu'il était entré dans cette boîte, il ne savait plus très bien à quoi il en était. Il commençait presque à douter de lui, se demandant si en fin de compte il ne s'était pas trompé. Mais il cessa brusquement de se poser des questions. L'orchestre délaissant les rythmes anglo-saxon et sud-américain entamait les premières mesures d'un flamenco espagnol.

Un accompagnement de castagnettes éclata soudain, le rideau de velours rouge à l'autre extrémité de la piste s'ouvrit, et Dolorès Delmontès fit son entrée. Elle était éblouissante. Habillée en danseuse andalouse, elle fit trois ou quatre pas de danse et s'immobilisa dans une attitude impeccable, le corps cintré, le bras droit replié au-dessus de sa tête, son visage d'une incomparable pureté tendu vers les spectateurs. La musique qui s'était arrêtée un instant pour marquer la pose reprit soudain, et elle se mit à danser en s'accompagnant de ses castagnettes.

Les yeux brillants, le souffle court, Martinez n'eut pas besoin d'attendre la fin du numéro pour être fixé. Il n'y avait pas d'erreur possible. Dolorès Delmontès et la jeune veuve qu'il avait reçue l'avant-veille à Radio-Tanger était bien la même personne.

Après une série de figures exécutées dans le plus pur style andalou, Dolorès Delmontès déposa ses castagnettes sur le piano de l'orchestre ; tout en continuant à danser, elle se mit alors à retirer ses vêtements les uns après les autres. Son corps n'avait rien à envier à son visage. Elle était sculpturale. Lorsqu'elle n'eut plus pour tout vêtement qu'un minuscule petit slip noir, elle reprit ses castagnettes, fit un dernier tour de piste et s'immobilisa de nouveau dans une attitude parfaite, face au public.

La salle hurla et les applaudissements éclatèrent comme un coup de tonnerre. Subjugé malgré lui par l'incomparable beauté de la danseuse, Martinez participa à l'enthousiasme général et se mit à applaudir. Mais il s'arrêta soudain, ses bras courts battirent l'air au ralenti et il demeura hébété, ses deux mains potelées écartées devant lui comme s'il avait tenu un ballon.

Les grands yeux noirs de Dolorès Delmontès le fixaient, lui, Martinez. Et il eut le sentiment qu'elle le reconnaissait. Au même instant les projecteurs s'éteignirent, elle rompit la pose et courut se réfugier derrière le rideau.

— Eh bien vous l'avez vue votre Dolorès ! lança la grande fille blonde en ricanant. Mais ma parole, vous êtes tout retourné ? Je reconnais qu'elle est bien faite, mais de là à tomber dans les pommes... Je ne suis pas mal foutue non plus, vous savez ? ajouta-

t-elle. Si ça vous tente de vous en assurer de plus près, je suis à votre disposition...

— Il faut que je rentre... murmura le Portugais.

Il se leva, soudain affolé, et sans se soucier de sa compagne, courut après le maître d'hôtel pour lui demander l'addition.

CHAPITRE

3

TORSE NU DEVANT
la glace du lavabo, Serge Durane était en train de se raser quand retentit la sonnerie du téléphone. Il s'en étonna, car il était rare qu'on le dérangeât de si bonne heure. Il débrancha son rasoir électrique, le déposa sur la tablette de verre et sortit de la salle de bains.

Sur la petite table à la tête de son lit, l'appareil en bakélite noire lançait des appels stridents. Durane décrocha le récepteur et le colla à son oreille :

— Allô j'écoute?

— Allô? fit une voix hésitante à l'autre bout du fil. Monsieur Serge Durane?

— Lui-même.

— Excusez-moi de vous déranger... C'est Émile Brochard à l'appareil...

— Qui ça?

— Émile Brochard... Vous ne me remettez pas?

— Pas du tout ! fit Durane après quelques secondes de réflexion.

— Je fais partie de la grande maison... Je travaille aux archives... Nous nous sommes rencontrés déjà plusieurs fois dans le bureau du « Petit Monsieur. » Il y a un mois nous avons été prendre un pot ensemble en compagnie de votre collègue Leplattre à la veille de son départ en Afrique du Nord...

— Ah oui, d'accord ! s'exclama Durane en situant tout à coup son interlocuteur. Excusez-moi, sur le moment votre nom ne me disait rien.

— C'est sans importance... C'est justement au sujet de Leplattre que je vous téléphone. Est-ce que je pourrais vous rencontrer quelque part dans un café du boulevard Saint-Germain vers dix heures ?

— Ce matin ?

— Oui, ce matin.

Quelque peu étonné, Durane observa un instant de silence avant de répondre. Émile Brochard n'était qu'un simple fonctionnaire travaillant sous les ordres du commandant Louis-Henri Jolivet, l'étonnant directeur des Services Spéciaux du Deuxième Bureau que tout le monde appelait familièrement le « Petit Monsieur ». L'emploi de Brochard était des plus modestes et en aucune façon il ne pouvait s'agir d'une affaire de « Service ».

— Mais pourquoi voulez-vous me voir ?

— Je ne peux pas vous dire ça au téléphone, fit la voix du correspondant après une courte hésitation. Mais, si je me permets de vous déranger, c'est que je pense que c'est important, ajouta-t-il en devinant Durane réticent.

Ce dernier se décida d'un coup. Brochard était un

brave bougre et il s'agissait certainement de lui rendre un service personnel.

— Eh bien c'est entendu. Voulez-vous qu'on se retrouve à *La Rotonde*?

— J'aimerais mieux que ce soit dans un autre café. A *La Rotonde* je suis connu et je ne voudrais pas que quelqu'un du ministère nous voie ensemble. Je vous propose *Le Celtic*, le tabac qui se trouve un peu plus loin à l'angle de la rue Saint-Simon.

— Allons-y pour *Le Celtic*.

— A dix heures?

— A dix heures.

Durane entendit encore un vague « à tout à l'heure » et un déclic lui fit comprendre que l'autre avait raccroché. Il rentra dans la salle de bains, rebrancha son rasoir électrique et finit de se raser. Après quoi il passa sous la douche, la prit glacée ainsi qu'il le faisait chaque matin, puis s'essuya vigoureusement avec une serviette éponge.

Son corps était long et musclé et d'une étonnante souplesse. Depuis sept ans qu'il pratiquait le redoutable métier d'agent spécial de renseignements, il entretenait son corps et ses muscles avec un soin tout particulier. Son corps était une machine admirablement bien réglée, qui répondait aux exigences de toutes les situations et dont les ressources de vitalité étaient inépuisables. L'entraînement physique auquel Durane s'astreignait sans répit et avec méthode l'avait tiré maintes fois d'une mort certaine. Sa réputation auprès de ses collègues était grande et ceux-ci l'avaient baptisé L'Épervier, l'oiseau de proie invulnérable.

Durane s'habilla d'un costume gris et d'une cravate foncée. Il alluma une Gitane et quitta son

hôtel. Une fois dehors, il ne fit que traverser la rue et entra dans un milk-bar pour y prendre son petit déjeuner.

Une heure plus tard il garait sa DS au bord du trottoir du boulevard Saint-Germain, en face du *Celtic*. Il descendit de voiture et pénétra dans le café. Plusieurs consommateurs discutaient au comptoir, mais il ne vit pas Emile Brochard. L'horloge fixée au mur indiquait dix heures moins dix. Il pensa d'abord qu'il était en avance, puis l'idée lui vint de jeter tout de même un coup d'œil dans l'arrière-salle.

Dès qu'il eut poussé la porte vitrée, il aperçut son homme installé à une table devant un verre de Dubonnet. C'était un petit rondouillard aux yeux doux. Il se leva dès qu'il vit Durane et lui tendit une main molle avec un sourire gêné. Durane s'assit en face de lui et commanda un jus de fruit. Pendant les quelques minutes qui s'écoulèrent jusqu'à ce que le garçon revienne avec son plateau, Brochard demeura sans rien dire, la tête penchée en avant, triturant son verre entre ses mains rougeaudes.

Quand ils furent de nouveaux seuls, Durane rompit le silence :

— Alors, monsieur Brochard? commença-t-il sur un ton familier. Qu'est-ce qu'il se passe? Vous me donnez un mystérieux coup de téléphone à huit heures du matin, vous refusez de me dire de quoi il s'agit et vous me donnez un rendez-vous secret dans un café anonyme. J'ai presque l'impression d'être en mission. Est-ce que par hasard vous joueriez vous aussi à l'agent secret?

Brochard retira son mégot de sa bouche, cracha un

brin de tabac et fixa Durane avec des yeux de chien battu :

— Monsieur Durane, en ce moment je risque tout bonnement ma place ! fit-il sans rire. Si le « Petit Monsieur » savait que je vous ai téléphoné pour vous dire ce que je vais vous dire, je crois qu'il me foutrait à la porte sans hésiter.

Durane fronça le sourcil.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Ne m'avez-vous pas parlé de Leplattre tout à l'heure...

— Justement ! coupa Brochard. Leplattre était un garçon que j'aimais bien. C'était un brave type. C'est grâce à lui que j'ai pu obtenir cette place au ministère. Il y a cinq ans, j'étais sans travail, et vu mon âge, personne ne voulait de moi... Enfin, bref, je lui dois beaucoup. Et de savoir qu'une bande de salauds l'ont tué...

— Qu'est-ce que vous dites ? s'exclama Durane. Leplattre ? Leplattre s'est fait descendre ?

Brochard acquiesça en hochant la tête.

— Hé oui... C'est hélas la triste nouvelle...

Durane demeura quelques secondes sans réaction. Jacques Leplattre, l'un des plus anciens du « Service », était pour lui plus qu'un collègue. C'était un ami, un des rares bons amis que Durane se vantait de posséder. Il se souvenait qu'en 1952, quand il était entré dans les Services du « Petit Monsieur », il avait accompli sa première mission avec Leplattre, et que sans lui il y aurait peut-être laissé sa peau. Leplattre avait tout juste quarante ans et laissait derrière lui une veuve et un gosse.

Avide d'en connaître davantage, Durane fixa Brochard avec un regard inexpressif :

— Quand est-il mort ? fit-il d'une voix sourde.

— Avant-hier. Il se trouvait à Tanger. Il a été abattu en pleine rue d'une balle dans la tête. Il était accompagné d'un autre agent qui a pris une balle dans la poitrine et qui a été hospitalisé. C'est tout ce que je sais.

Durane repoussa son jus de fruit. Il sortit son paquet de Gitanes, pinça une cigarette entre ses lèvres, l'alluma et tira quelques profondes bouffées. Une chose l'étonnait. Il y avait quarante-huit heures que Leplattre s'était fait descendre et le « Petit Monsieur » ne l'en avait pas encore informé. Il eut l'intuition que c'était pour cette raison que Brochard avait voulu le voir.

— Qu'avez-vous encore à m'annoncer? reprit-il en le fixant d'un regard scrutateur.

Le petit fonctionnaire au ministère de la Défense Nationale faillit perdre contenance et réalisa en même temps qu'il ne devait pas être agréable de se trouver dans la peau d'un adversaire de l'Épervier. Il but une gorgée d'apéritif pour se ressaisir, passa sa langue sur ses lèvres et reprit en baissant le ton :

— Monsieur Durane, je ne crois pas me tromper en pensant que vous aviez, vous aussi, de l'amitié pour Leplattre. Quand j'ai appris la nouvelle, je me suis dit en toute logique que c'était vous qui alliez partir là-bas pour reprendre la mission et que vous feriez payer cher aux salauds qui l'ont descendu. Enfin... Bien sûr, ça n'est pas mes affaires, mais je croyais que ça se passerait comme ça...

Il hésita à poursuivre, puis reprit tout à coup :

— C'est votre collègue Charrière qui est chargé de partir à Tanger!... C'est pour vous dire ça que je me suis permis de vous téléphoner, et que je vous ai demandé de venir ici. J'ai cru bien faire...

Je n'en avais pas le droit, bien sûr... Ça ne me regarde pas... Je ne suis peut-être qu'un vieux radoteur qui s' imagine des choses. Que vous auriez tenu à reprendre cette mission... Si je me suis trompé, il ne faut pas m'en vouloir... Je n'ai voulu que...

De plus en plus mal à l'aise, Brochard se mit à bafouiller et finit par ne plus prononcer un seul mot. Deux yeux gris fixes et froids comme de l'acier le transperçaient.

Durane se leva et s'adressa d'une voix sèche au garçon qui ramassait des verres deux tables plus loin :

— L'addition !

Il sortit son portefeuille, l'ouvrit, prit une coupure de cinq cents francs et la déposa sur la table. Il n'avait pas touché à son jus de fruit. Une colère froide venait de s'emparer de lui et cette colère était surtout motivée par le comportement de Louis-Henri Jolivet. Non seulement le « Petit Monsieur » n'avait pas daigné l'informer que Leplattre avait été abattu, mais il avait chargé Charrière de reprendre l'affaire au lieu de faire appel à lui.

— Qu'allez-vous faire ? bredouilla Brochard avec un air effaré en se méprenant sur ses intentions.

— Vous avez très bien fait de me téléphoner, dit Durane, et je vous remercie de l'avoir fait. N'ayez aucune crainte, personne ne saura que nous nous sommes rencontrés.

Il ramassa la monnaie que venait de lui rendre le garçon, serra la main de Brochard et sortit du café sans se retourner.

-:-

Louis-Henri Jolivet ouvrit le tiroir de son bureau, prit sa boîte de bonbons et en retira le couvercle.

Constatant qu'elle était vide, il eut un air consterné et d'un geste rageur la jeta dans la corbeille à papiers. Il referma le tiroir et demeura un instant immobile, ses deux petites mains blanches aux ongles soignés, croisées sur sa poitrine. Son visage était soucieux, un pli creusait son front et il avait le teint terreux d'un homme qui n'a pas dormi depuis deux jours.

La sonnerie de l'interphone le tira de ses pensées. Il appuya sur le bouton rouge :

— Qu'est-ce que c'est ? fit-il d'une petite voix agacée, en se penchant au-dessus de l'appareil.

— M. Serge Durane désire vous voir, monsieur.

Le teint de Louis-Henri Jolivet se colora. Il eut un instant d'hésitation, réajusta son nœud papillon et raffermi sa voix :

— Pour l'instant je suis occupé, qu'il attende !...

Il coupa le contact, se renversa dans son fauteuil et une lueur bizarre illumina son regard bleu. Puis il se replongea dans un dossier étalé devant lui, et qu'il était en train d'étudier.

La porte du bureau s'ouvrit au même instant et Durane apparut dans l'encadrement. Il referma derrière lui, fit un pas en avant et s'immobilisa, transperçant le « Petit Monsieur » de son regard d'oiseau de proie. Interloqué, celui-ci eut un haut-le-corps, se souleva de son fauteuil, se laissa retomber dedans et s'indigna :

— Je crois vous avoir fait savoir que je ne pouvais pas vous recevoir tout de suite ! glapit-il, écarlate. Vous entrez ici comme dans un moulin !...

Durane s'avança jusqu'à lui, s'assit sur le coin du bureau et croisa les bras :

— S'il vous plaît de me faire poireauter, moi je

n'aime pas attendre. Ceci dit, s'il y a quelqu'un qui peut se permettre de gueuler, c'est moi, pas vous !...

— Je vous prie de mesurer vos propos ! s'étrangla Louis-Henri Jolivet en se dressant comme un polichinelle qui sort d'une boîte. Voulez-vous m'expliquer quelle mouche vous pique ?

— Trêve de comédie, voulez-vous ? Je ne suis pas venu ici pour dialoguer. Je suis là pour vous parler de Leplattre !...

Le mécontentement rageur du « Petit Monsieur » vira en aigreur :

— Leplattre ? Et alors ? Vous avez appris la nouvelle ? Que voulez-vous que je vous dise de plus ? Leplattre était un excellent agent. Il est « tombé. » Dans le métier, ce sont hélas des choses qui arrivent...

— Leplattre était un de mes bons amis ! coupa Durane. Et j'ai appris sa mort par hasard.

Louis-Henri Jolivet souleva ses frêles épaules avec un geste d'impatience :

— Quand un agent en mission y laisse sa peau, ce n'est pas l'habitude de le crier sur les toits, gloussa-t-il. Vous auriez voulu peut-être que je vous envoie un faire-part ?

Durane se retint pour ne pas exploser. Son visage aux traits réguliers avait une expression de fureur contenue. Les muscles de sa mâchoire étaient tendus et ses yeux lançaient des éclairs.

Le « Petit Monsieur » lui jeta un regard en dessous. L'Épervier, son agent spécial numéro 1, n'avait pas l'air content.

— Savez-vous ce que je pense de vous ? murmura Durane en se penchant sur lui.

— Je n'en vois pas la nécessité ! lança le « Petit Monsieur » avec un air de fausse indifférence.

— Vous avez raison, dit Durane, parce que, ce que je pense n'est pas spécialement beau...

Louis-Henri Jolivet qui s'était rassis se leva d'un bond et se fit agressif :

— Mais enfin voulez-vous m'expliquer votre attitude ? Vous devenez grossier, Durane. Grossier, exaspérant et ridicule ! Tout ça parce que je ne vous ai pas communiqué immédiatement ce qui est arrivé à Leplattre ? Vous n'alliez pas le ressusciter tout de même ?

— Non, mais Leplattre était mon ami, et vous saviez parfaitement que je manifesterais le désir de partir là-bas et de faire payer sa mort à ceux qui l'ont descendu. Cette mission me revenait en priorité. Or, non seulement vous ne m'avez rien dit, mais vous avez chargé Charrière de partir à ma place.

Louis-Henri Jolivet se détourna, fit quelques pas dans la pièce, frotta ses petites mains blanches l'une contre l'autre et tripota sa pochette de soie. Puis il se mit à se promener de long en large, à petits pas, la tête penchée sur sa poitrine, les yeux fixés sur la pointe de ses chaussures.

— Ne croyez pas que j'ai demandé à Charrière de partir là-bas dans le but de vous être désagréable, reprit-il au bout d'un instant avec un air hypocrite. J'ai chargé Charrière de prendre la relève parce que c'est un garçon qui connaît très bien l'Afrique du Nord. Il a séjourné dans la plupart des grandes villes du Maroc, d'Algérie et de Tunisie. Et il connaît Tanger comme sa poche...

— Raison de plus pour ne pas envoyer Charrière

là-bas ! coupa Durane. Il se fera repérer et liquider le premier jour de son arrivée.

Louis-Henri Jolivet fit une rapide volte-face et haussa le sourcil :

— Vous n'êtes guère optimiste ! constata-t-il, amer. A vous entendre, on croirait que j'envoie par plaisir mes agents se faire tuer.

— Je désire que vous me confiiez cette mission ! dit Durane.

— C'est impossible.

— Je ne connais pas ce mot.

— Je vous répète que c'est impossible ! décréta le « Petit Monsieur » catégorique.

Il revint prendre place dans son fauteil, farfouilla dans un tiroir à la recherche d'une boîte de bonbons qui ne s'y trouvait pas, puis releva la tête vers Durane :

— La gravité de la situation en Afrique du Nord ne me permet aucun fantaisie, reprit-il. Et même si j'avais deviné à quel point vous désiriez vous occuper de cette affaire, j'aurais fait appel à Charrière. En six mois, quatre de nos « permanents » ont trouvé une mort mystérieuse ou accidentelle. Aujourd'hui c'est Leplattre qui est abattu en pleine rue au moment où il prenait contact avec Ahmed Shella, le meilleur agent local que nous avons à Tanger. Shella n'a échappé au massacre que par miracle. Il est hospitalisé avec une balle dans la poitrine et il est peut-être décédé à l'heure qu'il est. Actuellement nous n'avons pour dire plus personne dans ce coin-là. Le réseau de renseignements que nous y avons établi a été complètement désarticulé. Il faut le recréer. Il faut trouver des gens nouveaux qui voudront bien accepter de travailler pour nous. Or Charrière

connaît beaucoup de monde. Il a du crédit dans de nombreux milieux et c'est pourquoi j'ai fait appel à lui.

Exténué d'avoir parlé si longtemps, Louis-Henri Jolivet tira sa pochette de soie et épongea un peu de sueur qui perlait de son front.

— C'est votre dernier mot? dit Durane.

— Il me semble vous le faire comprendre clairement.

— Très bien. Dans ce cas, veuillez considérer que je ne fais plus partie de votre « Service. »

Durane salua d'un bref mouvement de tête et se dirigea vers la sortie.

— C'est une plaisanterie? s'exclama le « Petit Monsieur » en se soulevant de nouveau de son fauteuil.

Parvenu à la porte, Durane se retourna une dernière fois :

— Vous serez convaincu du contraire quand vous recevrez ma démission écrite !...

Quand il fut sorti, Louis-Henri Jolivet demeura un instant rêveur, puis un léger sourire se dessina sur le coin de ses lèvres. Il farfouilla de nouveau dans un tiroir et finit par dénicher un sachet de bonbons à la menthe. Il en prit un du bout des doigts, le glissa dans sa bouche avec délicatesse et se mit à sucer avec gourmandise.

CHAPITRE

4

DURANE REMONTA le boulevard Saint-Germain jusqu'au tabac *Le Celtic* devant lequel il avait laissé sa voiture en stationnement. Son entrevue avec le « Petit Monsieur » avait été plus brève encore qu'il ne l'avait imaginé. Il n'était guère plus de onze heures, par conséquent il avait toutes les chances de trouver Charrière chez lui. Célibataire lui aussi, Charrière habitait un meublé rue de Choiseul dans le deuxième arrondissement.

Durane se glissa sous le volant et mit le contact. Par une habile double manœuvre, il dégagea sa DS serrée entre une Dauphine et un camion, et fonça à toute allure sur le boulevard. Un quart d'heure plus tard il venait se ranger au bord du trottoir, en face de l'immeuble où habitait son collègue des Services Spéciaux.

Il se renseigna auprès de la concierge, prit l'ascenseur jusqu'au quatrième et pressa deux fois sur la sonnette fixée près de la porte de droite. Au bout

de quelques secondes celle-ci s'ouvrit et Lucien Charrière en robe de chambre et la pipe à la bouche fit son apparition. Il parut étonné en reconnaissant le visiteur.

— Excusez-moi de vous déranger, dit Durane en lui serrant la main. Puis-je vous parler un instant?

— Entrez !

Charrière referma derrière lui et du tuyau de sa pipe lui désigna la porte entrebâillée qui conduisait à son bureau :

— Par ici !...

C'était un garçon de trente-quatre ans, aux yeux bleus et aux cheveux blonds coupés en brosse. Sa mâchoire carrée aux maxillaires puissants avait quelque chose de commun avec celle d'un bouledogue. Plus petit que Durane, il paraissait aussi large que haut, bâti en force.

— Que me vaut l'honneur de votre visite? s'enquit-il en poussant un fauteuil vers son visiteur. Ce n'est pas le « Petit Monsieur » qui vous envoie, par hasard?

— Non, dit Durane.

Charrière se dirigea vers un grand meuble moderne qui lui servait à la fois d'armoire et de bar, en retira une bouteille de Cinzano et deux verres qu'il déposa sur la table et qu'il remplit jusqu'au ras. Puis il prit place à son tour dans un autre fauteuil, ralluma sa pipe qui s'était éteinte et rejeta deux ou trois bouffées de fumée au-dessus de sa tête.

— Je vous écoute, fit-il.

Durane aurait juré que Charrière devinait pourquoi il était venu le voir. Il décida de ne pas y aller par quatre chemins.

— Je viens vous parler de Leplattre, commençait-il. Vous n'êtes pas sans savoir que nous étions des amis. J'ai appris sa mort il y a un peu plus d'une heure. Et j'ai appris aussi que c'est vous qui êtes désigné pour reprendre sa mission...

— Vous aimeriez peut-être que je me retire et que je vous cède la place? coupa Charrière.

Durane le fixa un court instant :

— C'est en effet ce que j'aurais souhaité, dit-il. Mais du moment que le « Petit Monsieur » en a décidé autrement, je pense qu'il est inutile de vous faire cette proposition.

Charrière but une gorgée d'apéritif et une lueur malicieuse brilla dans ses yeux bleus :

— Je ne pense pas en effet que le « Petit Monsieur » revienne sur sa décision. Remarquez cependant, ajouta-t-il, que s'il ne s'agissait que de moi, je vous aurais volontiers cédé la place. Après tout je n'en fais pas une affaire de gloire, quoique flatté qu'on me fasse confiance pour une affaire aussi difficile.

— Et aussi dangereuse que difficile! souligna Durane. Je suis venu vous voir par simple curiosité. J'aimerais savoir comment Leplattre s'est fait descendre. Leplattre n'était pas un amateur, c'était un dur à cuire. Vous avez déjà étudié le dossier?

— Je suis dessus depuis hier soir, mais il n'y a pas grand-chose dedans. Autant dire que je vais là-bas en aveugle.

— Que sait-on exactement?

— Leplattre est parti au Sahara il y a un peu plus de trois semaines. Un savant, le Pr Bernier, qui travaillait au C. S. E. M. dans un laboratoire, s'est suicidé. En haut lieu, on pense que ce sui-

cide mystérieux peut cacher quelque chose ; par exemple une divulgation de renseignements. Leplattre a été envoyé là-bas pour enquêter. Il y est resté trois semaines. Et il a dû finir par découvrir quelque chose, puisqu'il est parti brusquement pour le Maroc. Il a voulu contacter Ahmed Shella, notre « permanent » à Tanger. Le contact avait été prévu au *Café de Paris*, place de France à une heure de l'après-midi. C'est à ce moment-là qu'ils ont été abattus depuis une camionnette que la police marocaine n'a évidemment pas retrouvée.

— J'ai cru comprendre qu'A Ahmed Shella était encore en vie ?

— Pour le moment, oui. Mais il est salement touché. Une balle en pleine poitrine. Il n'est pas certain qu'il s'en tire. Enfin j'espère qu'il aura la bonne idée d'attendre mon arrivée avant de passer de l'autre côté, ajouta Charrière.

— S'il est à l'hôpital, vous n'allez pas pouvoir l'aborder facilement. Les flics doivent monter une garde serrée, j'imagine.

— Il n'est plus à l'hôpital ! Pour une fois notre S. R. local a fait preuve d'initiative et l'a enlevé à la barbe de la police. Il est, dans une villa privée, avenue d'Espagne, sous la surveillance d'une infirmière. C'est le Dr Lefèvre, qui travaille pour nous, qui s'en occupe. Remarquez que je ne me fais pas beaucoup d'illusions sur les renseignements que Shella pourra me fournir. Il ne sait probablement rien du tout. Les salopards n'ont pas attendu qu'ils se racontent leur vie avant de leur envoyer du plomb.

Durane aspira une profonde bouffée :

— Leplattre avait donc trouvé une piste et la

bonne. Mais les types de l'autre bord l'ont pris de vitesse...

— C'est bien mon avis. Ce coin-là est devenu mauvais pour nous depuis que le père Mohamed a foutu en l'air la zone internationale. En six mois, quatre de nos « permanents » ont été liquidés. Le-plattre est le cinquième.

— C'est tout ce qu'il y a au dossier?

— C'est à peu près tout, à part un message du consulat de France qui nous signale le coup de téléphone d'un type leur proposant de leur donner des informations sur cette fusillade en échange de mille dollars. Ils n'ont pas cru devoir y donner suite et se sont contentés de nous transmettre le renseignement.

— Ça peut être intéressant. Comme s'appelle ce type?

— Il n'a pas donné son nom. Mais je me méfie de ce coco-là. Tanger est encore plein de types qui trafiquent le renseignement comme de la drogue. Ils vous vendent des tuyaux qu'ils croient de première main et que vous pouvez lire le lendemain dans n'importe quel canard.

Charrière vida sa pipe dans le cendrier et continua à se comporter comme s'il ne se rendait pas compte qu'il subissait un véritable interrogatoire.

— Et Ahmed Shella, poursuivit Durane, quel genre de type est-ce?

— D'après le « Petit Monsieur » c'est le meilleur agent local que nous ayons jamais eu au Maroc. C'est un Égyptien de mère française qui a fait des études de droit à Paris. Il avait des idées politiques qui ne concordaient pas avec celles de son pays. Il a fait trois ans de taule au Caire et a réussi à

s'évader au moment de la campagne de Suez. Il s'est réfugié à Tanger et n'en a plus bougé depuis. C'était le seul homme sûr et capable que nous avions encore là-bas, mais ils ont tout de même réussi à l'avoir.

Durane éteignit sa cigarette dans le cendrier et vida d'un trait le verre d'apéritif que lui avait servi Charrière :

— Comment comptez-vous débarquer à Tanger?

— Je prends l'avion à Orly demain matin à neuf heures douze.

Durane le dévisagea, sortit une nouvelle cigarette de son paquet et l'alluma en prenant tout son temps.

— Je n'ai pas de conseil à vous donner, reprit-il après quelques secondes, mais à votre place je ne prendrais pas l'avion. Il est clair que les types qui ont descendu Leplattre vous attendent. Vous allez délibérément vous jeter dans la gueule du loup.

Charrière souleva ses larges épaules :

— Je tâcherai bien de me débrouiller. Si je veux glaner quelques tuyaux auprès de Shella avant qu'il n'aille rejoindre ses ancêtres, je ne veux pas prendre le risque de m'offrir un voyage de deux jours par bateau.

— Vous ferez ce que vous voulez ! dit Durane d'une voix un peu sèche en se levant. Excusez-moi de vous avoir fait perdre votre temps.

Charrière le raccompagna jusqu'à la porte et les deux hommes se serrèrent la main.

— Je vous souhaite bonne chance !

Durane rejoignit sa voiture et fila par la rue de Choiseul. Arrivé boulevard des Italiens, il s'arrêta de nouveau, descendit et entra dans le café le plus proche. Il demanda un jeton de téléphone, pénétra

dans la cabine et chercha un numéro dans le bottin. Un instant après, il obtenait Orly au bout du fil. Son visage se renfroigna quand il s'entendit répondre qu'il n'y avait plus une seule place de libre dans l'avion en partance pour Tanger, qui s'envolait le lendemain matin à neuf heures douze.

Contrarié, Durane décida de rentrer à son hôtel. Il avait besoin de se retrouver seul et de réfléchir à toute vitesse. Tout se dressait contre lui, mais il savait que de toute manière il ferait ce qu'il avait décidé de faire, et que rien ni personne ne l'arrêterait.

Il brûla un feu rouge en atteignant la place de l'Opéra et ignora avec un parfait dédain le flic qui le sifflait. Pour le moment il avait autre chose à faire que d'écouter un flic lui faire la morale sur la réglementation de la circulation.

Un moment plus tard alors qu'il venait de s'engager sur l'avenue du Maine, il freina d'un seul coup. Une idée venait de lui traverser l'esprit. Il fit faire demi-tour à sa voiture et repartit à toute allure par la rue de Vaugirard. Il tourna un peu plus loin dans la rue de la Convention, souhaitant que la personne à laquelle il venait de penser ne soit pas absente. Cette personne était une de ses vieilles connaissances, un ami de plus de dix ans, Sylvain Mérault qu'il rencontrait de temps en temps et qui était premier pilote à Air-France. Marié et père de cinq enfants, celui-ci venait d'acheter un appartement au rez-de-chaussée dans un immeuble neuf, rue Léon-Morane. Durane souhaita que Mérault fît toujours la ligne Paris-Tanger.

Avant de presser sur le bouton de sonnette, il sut que le Méridional était chez lui. Couvrant le

piaillement des gosses, sa voix aux accents chantants emplissait l'appartement.

La porte s'ouvrit d'un seul coup et il parut, son dernier-né sur les bras. Il demeura quelques secondes ahuri, rentra dans l'appartement et beugla d'une voix tonitruante à l'adresse de sa femme qui devait s'affairer dans la cuisine :

— Renée!... Devine qui est là!... Durane! le beau Durane dans un beau complet gris!...

Il revint à la porte et de sa main libre lui flanqua un magistral coup de poing dans l'épaule :

— Alors, vieux bandit? Toujours en vie? Tu ne t'es pas encore fait bouziller à ce que je vois?

— Pas encore, dit Durane en retrouvant son sourire.

— Allez, entre! Ne reste pas planté au milieu du couloir!

Mérault reposa son gosse par terre et expédia les autres qui s'étaient arrêtés de jouer et qui faisaient cercle autour d'eux, dévisageant le visiteur avec des yeux écarquillés.

— Allez, ouste! Filez, allez jouer!...

Prenant Durane par le bras, Mérault l'introduisit dans une petite pièce, où il n'y avait heureusement pas de gosses, et lui désigna un fauteuil :

— Assieds-toi, retire ta veste, mets-toi à l'aise, je vais chercher quelque chose à boire. Tu déjeunes avec nous?

— Pas question, dit Durane. Je repars tout de suite.

— Ah non, mon vieux! Ne me dis pas que tu viens uniquement pour me dire que tu repars! éclata Mérault en écartant les bras comme s'il allait étrangler quelqu'un. Tu ne veux pas d'apéritif, tu ne

veux pas déjeuner avec nous, qu'est-ce que tu veux alors?

— Je veux que tu me rendes un service.

— Un service? Tu sais bien que c'est accordé d'avance!

— Il s'agit d'un grand service.

Mérault suspendit son débit, dévisagea Durane une seconde et reprit :

— Tu ne vas tout de même pas me demander de tuer quelqu'un, non?

— Il ne s'agit pas de tuer quelqu'un, dit Durane, mais il y a des risques à prendre.

— Des risques? Quels risques? Qu'est-ce que tu as encore manigancé, pirate?

— Es-tu capable de m'écouter cinq minutes sans m'interrompre?

— Non, mais tu me prends pour une gonzesse ou quoi? Allez, raconte ton histoire, je n'ouvre plus la bouche!...

Mérault se cala dans un fauteuil, glissa les mains derrière sa nuque et posa ses deux pieds sur le coin de la table.

Durane parla pendant cinq minutes. Mérault tint sa promesse et ne l'interrompit pas une seule fois. Quand Durane lui eut exposé ce qu'il attendait de lui, Mérault se leva, décrivit dans la pièce une courbe à la manière d'un joueur de rugby s'échappant avec le ballon, puis se frappa le front des deux mains :

— Oh! là là... s'exclama-t-il avec une voix de stentor, il est fou! Complètement fou!...

Il se retourna d'un bloc et enchaîna :

— Mais ma parole, tu cherches les complications par plaisir, c'est pas possible? Avec une pareille

histoire je risque de perdre ma place, moi. Et j'ai une femme et cinq gosses à nourrir !...

Une rangée de dents blanches comme celles d'un loup apparurent sur le visage de Durane.

— Je t'ai toujours dit qu'il était préférable de rester célibataire, dit-il.

